

rouge et noir

115

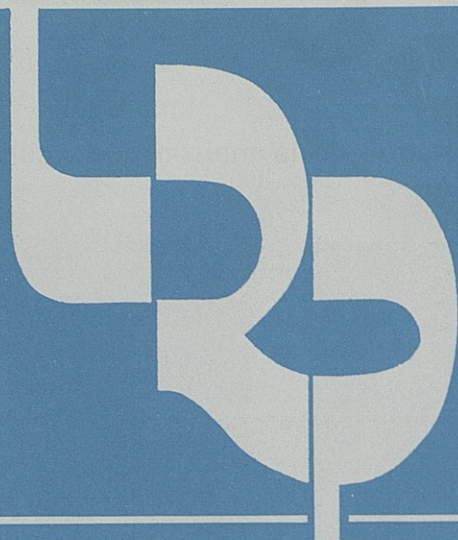
mensuel

prix : 4 f

novembre 1980

journal d'information de la maison de la culture de grenoble





RESTAURATION

*La nouvelle direction du bar-restaurant
de la Maison de la Culture LRP Restauration
et Fabienne vous accueillent du mardi au samedi, midi et soir,
et le dimanche jusqu'à 19 h.*

*Le bar-restaurant est
ouvert de 12 h jusqu'à la fermeture de la Maison.*

*Le service en salle se fait à heures fixes :
de 12 h à 14 h et à partir de 19 h.*

*A partir de 18 h 30, en cas de spectacle à 19 h 30.
(Service à la carte et au menu.)*

*Un service brasserie à la carte est possible
durant tout le temps d'ouverture du bar-restaurant.*

*Pour vos repas d'affaires ou de groupes,
prendre contact au préalable avec nous :
tél. (76) 25.05.45*



Photo Vincent Soussi

éditorial

S'il y a une initiative et un événement à ne pas boudier ce mois-ci à Grenoble, c'est bien le *Mois de la photo*. Ceux qui l'aiment, la photo, ne vont pas chômer. Il y en a plein la ville : à peu près dans tous les lieux "culturels" publics, dans beaucoup de lieux privés (Galeries Madeleine, Bleue, Cupillard ; atelier J. Noblet) ; même la Foire d'automne s'en est mêlée. Donc des expositions (une trentaine) très diverses et des stages.

Pourquoi ce grand chambardement photographique ? Pour plusieurs raisons que René Rizzardo, adjoint chargé des Affaires culturelles, a développé devant la presse - la Ville cautionnant et coordonnant ce puzzle artistique et géographique :

- la photographie fait partie à Grenoble, comme ailleurs, de la vie quotidienne de milliers de gens ; il convenait donc de souligner son importance culturelle.
- le terrain photographique n'est pas vierge : depuis plusieurs années, des initiatives en faveur de la photo - expositions, stages, activités des photo-clubs - ont été prises ; il convenait de les fortifier et de les développer, de façon à élargir le public susceptible de "regarder" et de "faire".
- l'image photographique a des sens différents : témoignage, moyen de connaissance, expression artistique. Il faut ancrer la notion de confrontation entre des genres différents comme il faut l'organiser entre amateurs et professionnels, entre artistes locaux, nationaux et étrangers ; il convenait donc d'organiser une manifestation "plurale".
- enfin la ville, directement ou par le biais d'organismes qui dépendent plus ou moins d'elle, doit gérer des fonds photographiques importants ; il convenait donc de sensibiliser l'opinion et les responsables à cette tâche nécessaire "d'archivage".

Voilà pour les intentions. Il reste à aller voir les photographies. Lesquelles ? Pas question de tout citer. Quelques-unes pourtant - choix tout à fait subjectif - : les "Instantanés" du Musée pour voir ce qu'on peut faire avec un Polaroid ; les "Images de rues" de W. Klein, à l'Hexagone de Meylan ; Donadel et Pezzarri à la Galerie Madeleine ; les "grands événements 1980" vus par l'agence Gamma à la M.J.C. La Capuche ; le "Salon" à Alpeexpo pour voir les photographes de l'agglomération grenobloise ; et, bien sûr, Robert Doisneau et Roberto Neumiller à... la Maison de la Culture. Enfin, pour ceux qui ne les auraient pas vus dans cette même Maison, R. Cieslewicz accroche ses photomontages à la F.N.A.C. à partir du 18.

Jacques Laemlé.

sommaire

4 Le Théâtre National de Strasbourg

Faire connaissance avec une grande institution théâtrale française, nous familiariser avec les préoccupations de ses animateurs et nous présenter les spectacles du T.N.S., *Violences à Vichy* et *Convois*, programmés dans la première quinzaine de novembre, telle est la triple ambition de ce dossier.

Dossier établi par Patrick Brunel.

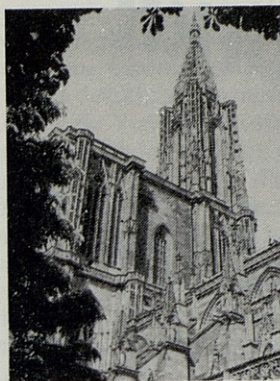


Photo M.-A. Trincano

7 Les activités du mois

Mises à part les deux pièces du T.N.S., il faut noter la reprise des *Cannibales* par le C.D.N.A. et la spectacle des deux Grenoblois, Marie-Christine Frézal et François Brottes, ont monté d'après un récit de Françoise Xénakis : *Elle lui dirait dans l'île*. Grenoblois, lui aussi, Guy Delahaye nous livre, à la fin du mois, ses "portraits", alors que Robert Doisneau et Roberto Neumiller nous auront quittés. Le reste est à découvrir p. 7 à 10.



Photo R. Neumiller

11 Les cinémas des régions

Le Festival du cinéma français à Grenoble et dans l'Isère a lieu ce mois-ci avec un important volet consacré aux cinémas régionaux. Jean-Pierre Bailly, président du Festival, situe le contexte historique dans lequel se créent ces cinémas et essaye d'en tirer la raison d'être. Pour en finir avec ce mot "horrible" de province...

par Jean-Pierre Bailly



13 Cinéma italien : l'épuisement

Le cinéma italien, depuis la vague du néo-réalisme d'après-guerre, paraît être l'un des plus vivants, des plus imaginatifs. En France, c'est encore l'engouement. Pourtant ce cinéma, à l'image du nôtre, est malade. Plus gravement peut-être. Vanja Luksic, de Rome à Venise, a mené l'enquête.

par Vanja Luksic



rouge et noir
115

journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication : Bernard Gilman. Rédacteur en chef : Jacques Laemlé. Secrétaire de rédaction : Marie-Françoise Séméno. Secrétariat : Nicole Chevron. Rédaction : Jean-Pierre Bailly, Jean-Yves Bertholet, Philippe de Boissy, Patrick Brunel, Jean-François Héron, Dominique Labbé, Yann Pavie, Nicole Martin-Raulin. Page de couverture : photographie de Robert Doisneau, "Les enfants de la place Hébert", 1957. Mise en page : Albert Peters. Imprimerie Eymond, Grenoble. Dépôt légal : 4^e trimestre 1980. N° 6926. Commission paritaire des publications n° 51-687. Maison de la Culture de Grenoble. B.P. 70-40 - 38020 Grenoble Cedex. Tél. (76) 25.05.45. Tirage 12 000 exemplaires. Le numéro : 4 F. Abonnement (10 numéros) : 30 F.

le théâtre national de strasbourg

Le hasard fait quelquefois bien les choses. A quelques semaines d'intervalle, la grande salle de la Maison va "abriter" le Théâtre National de Strasbourg et le Centre Dramatique National des Alpes (voir dans Actualités du mois, p. 9). Il me plaît de voir dans ce rapprochement de dates un peu plus que les caprices du calendrier. Pas seulement parce que Jean-Pierre Vincent et Georges Lavaudant sont, pour beaucoup, deux metteurs en scène "phares" d'aujourd'hui, mais plus profondément parce qu'au travers de leurs pratiques théâtrales, tous deux nous renvoient une certaine image de notre monde, de notre société. Voir dans la foulée *Vichy-Fictions* et *Les Cannibales*, ce devrait être pour les Dauphinois l'occasion de confronter deux œuvres théâtrales rigoureuses, aux parti pris artistiques différents certes, mais qui, en dépit de perspectives historiques et politiques éloignées – la France de 1940, le monde en 1980 – questionnent toutes deux la réalité d'aujourd'hui.

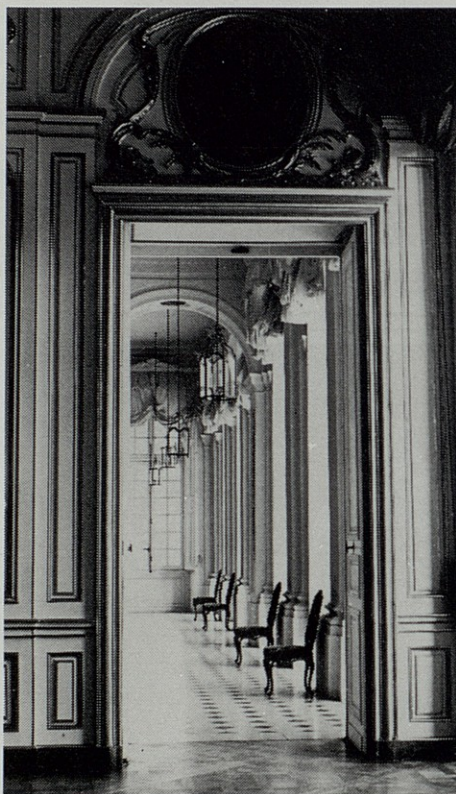
La collaboration T.N.S./C.D.N.A. ne se limite pas à cet accueil ; nous aurons bientôt l'occasion de revoir l'équipe strasbourgeoise. En effet, André Engel et les comédiens du T.N.S. viendront travailler en février/mars 81 à Grenoble avec l'équipe du C.D.N.A., pour créer *L'Enfer* de Dante.

Un sigle peut en cacher un autre

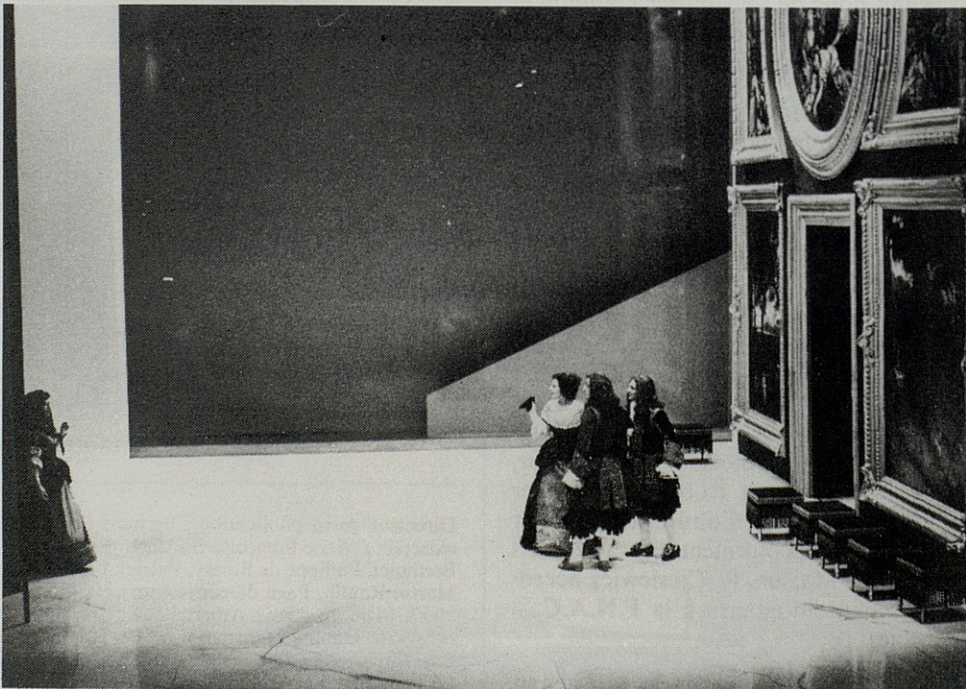
Les abréviations sont trompeuses et simplificatrices. Réduire à trois ou quatre lettres la raison sociale d'une entreprise théâtrale, c'est pratique lorsqu'il s'agit d'apposer un sigle sur des affiches ou de répondre à une interview, cela ne permet guère au lecteur ou au spectateur de connaître ce qu'il recouvre. Exemple : le T.N.S., Théâtre National de Strasbourg, seul théâtre national à être situé hors de Paris. Et le Théâtre National Populaire, pensez-vous ? Précisément, le T.N.P. de Roger Planchon n'est, en fait, du point de vue juridique, qu'un Centre Dramatique National. Détail qui n'affecte en rien la production de ces deux centres de création ? Les choses ne sont pas si simples.

Le T.N.S., comme les autres théâtres nationaux (Opéra, Odéon, T.E.P., Chaillot, Comédie Française...) constitue un établissement public, au même titre qu'un

dossier réalisé par Patrick Brunel



Le Misanthrope, 1977.



hôpital, sous contrôle direct du Ministère du Budget. C'est ainsi, par exemple, que toute dépense (embauche, construction de décors...) doit être agréée par l'autorité de tutelle ; les Centres dramatiques, eux, ont une totale autonomie de gestion et sont libres de leurs dépenses, dans la limite bien sûr de leurs subventions. Mais surtout, un théâtre national est un établissement que l'Etat a lui-même, en lui délivrant ce statut, reconnu d'utilité publique. Le personnel qui y travaille et l'ensemble du public sont donc en droit d'exiger de lui qu'il respecte ses engagements et donne à l'entreprise les moyens nécessaires à son fonctionnement. Serez-vous surpris d'apprendre que ce n'est pas le cas et que le T.N.S. connaît des difficultés telles, qu'il envisage la fermeture de l'Ecole supérieure d'art dramatique qui dépend de lui ?

Le montant total de ses subventions est de un milliard quatre cent millions de centimes, dont cinquante millions proviennent de la Région et le reste de l'Etat – la ville de Strasbourg, quant à elle, ne participe aucunement au financement. Il est à noter que cette somme ne couvre pas seulement le fonctionnement du Centre mais aussi celui de l'Ecole.

Dirigé par Jean-Pierre Vincent depuis 1975, le T.N.S. poursuit une triple tâche : la création, qui s'inscrit dans un double projet : celui de mener à bien un travail théâtral de "pointe", tout en destinant celui-ci à un très large public ; la diffusion, par l'accueil de spectacles ; la formation, au moyen de l'Ecole d'art dramatique.

Cette dernière fonction constitue une des originalités du T.N.S. Ecole nationale supérieure d'art dramatique (1), elle s'adresse à des jeunes de 18 à 25 ans

(1) Il n'y en a que deux en France, l'autre étant le Conservatoire national d'art dramatique de Paris.

ayant déjà une expérience du théâtre ; ceux-ci bénéficient du statut d'étudiant. Partie intégrante du T.N.S., sur le plan administratif et financier, l'Ecole est totalement autonome quant à sa ligne artistique et à la pédagogie mise en œuvre. L'enseignement diffusé concerne trois métiers : régisseur, décorateur, comédien.

L'équipe permanente du T.N.S. se compose de soixante-cinq personnes, dont cinquante ont en charge les secteurs technique et administratif, et quinze l'artistique. Une autre des originalités de l'entreprise tient justement à la composition de ce dernier personnel. A la différence de la plupart des Centres et Compagnies, il n'est pas seulement constitué de comédiens et d'un directeur/metteur en scène. Il s'agit, en fait, d'un véritable collectif artistique où plusieurs disciplines sont représentées : la littérature avec Michel Deutsch et Bernard Chartreux – les auteurs de *Vichy-Fictions* sont écrivains et dramaturges permanents au sein de l'équipe ; les arts plastiques avec Jean-Paul Chambas notamment, peintre et décorateur – il est l'auteur des décors du spectacle *Vichy* ; la mise en scène avec Jean-Pierre Vincent et André Engel ; sans oublier bien sûr les comédiens... Comme le dit Jean-Pierre Vincent, « seule cette diversité, qui se retrouve toujours au moins sur un point, l'éthique, peut faire du T.N.S. un lieu exemplaire et privilégié de la recherche théâtrale ». ■

Vichy-Fictions

Une représentation théâtrale ne se confond pas avec un cours d'histoire : que l'on ne compte pas sur Bernard Chartreux et Michel Deutsch pour faire des révélations inédites sur la période dite du régime de Vichy. Pas de reconstitution historique donc. Mais plutôt *un* Vichy ; celui, subjectif, de deux écrivains nés après 1940.

Violences à Vichy

Roman-théâtre. C'est ainsi que Bernard Chartreux lui-même désigne son travail. Nul doute qu'il y ait là volonté délibérée de rompre avec la notion de "genre littéraire", comme on dit dans les manuels. Le "nouveau roman" nous a depuis longtemps habitués à remettre en question la structure même du roman : intrigues, personnages, psychologie. C'est, aujourd'hui, au tour du théâtre de ne plus seulement se contenter de tisser une fable avec personnages pittoresques, mots d'auteurs, coups de théâtre savamment dosés et dénouement inattendu. L'écriture est devenue le vrai sujet de l'œuvre.

Allant jusqu'au bout de cette démarche, Bernard Chartreux a écrit non une pièce mais une suite de textes au cours desquels les personnages – qu'il s'agisse des "figures" de la collaboration ou de messieurs plus anonymes – ne dialoguent

pas, mais soliloquent. Monologues tantôt obsessionnels et cocasses : dans *Mémoires d'un homme du peuple*, un huissier fait la description minutieuse des grands hôtels de Vichy et dresse la liste exhaustive de tous les cadeaux reçus par le Maréchal à l'occasion d'une cérémonie ; tantôt cruels et inquiétants : dans *Conversation des suicidés*, Laval, Drieu, Pucheu et les autres, « chacun portant les stigmates de sa mort », monologuent sur leur passé et le déclin de l'Occident ; tantôt lyriques comme dans *La fiancée de Jeanne d'Arc*.

Mis en scène par Jean-Pierre Vincent sans aucune complaisance, avec rigueur et précision, interprété par des comédiens dont la présence scénique est étonnante (il le faut pour des monologues), *Violences à Vichy* est indiscutablement un spectacle "de pointe" en ce qu'il pose au théâtre quelques questions, sur le rôle de l'écriture notamment, essentielles à sa survie.

Convois

Lors de la création, cette seconde période s'appelait *Convoi avec Ruines*. L'équipe du T.N.S. a renoncé à reprendre *Ruines*, pièce écrite par Michel Deutsch en 1973. Reste donc "Convois" qui sera suivie de textes nouveaux écrits par Deutsch au cours de cet été. D'où le s du pluriel...

Lue et vue après *Violences à Vichy*, *Convois* peut sembler beaucoup plus traditionnelle : il y a une intrigue avec un début et une fin, des personnages qui dialoguent, ont des rapports, conflictuels, affectifs... Bref, c'est une "vraie pièce" qui répond aux critères du genre !

Anne, vieille femme de 60 ans, a recueilli Marie, 18 ans, qui s'est réfugiée chez elle. Qui est cette étrangère qui ne cesse de revivre un bombardement ? Anne obéira-t-elle à sa sœur et son beau-frère qui

lui conseillent de chasser la jeune fille ? Bien sûr, *Convois* ne peut se réduire à son anecdote, sous peine de passer pour "une tranche de vie naturaliste" (voir notre entretien avec M. Deutsch). L'écriture est là, incisive, qui empêche la pièce de basculer dans le psychologique et lui donne sa vraie mesure : celle qui traite de la possibilité qu'a ou non chaque être humain de lutter, de résister, d'être libre. ■

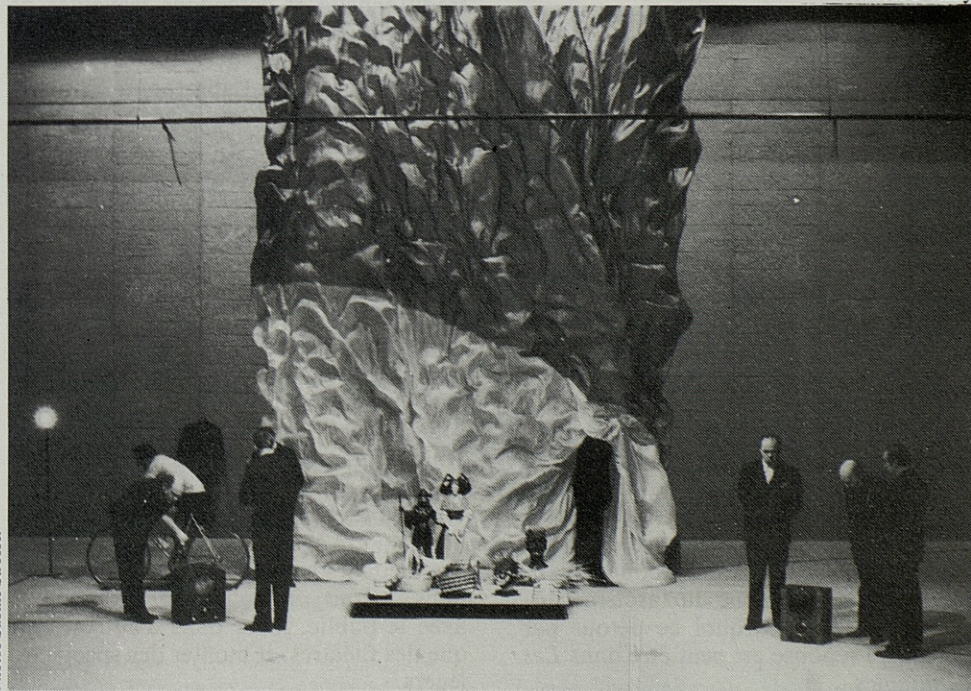
Jean-Pierre Vincent parle de l'Histoire

Toute entreprise artistique digne de ce nom nous aide à mieux lire le monde. Tout au long de son histoire, qui se confond avec la nôtre, le théâtre n'a cessé de témoigner de l'état d'une société et des rapports que les hommes entretiennent avec elle. Peut-être parce qu'il se sait éphémère et ne laisse derrière lui aucune trace tangible, son témoignage a souvent pris l'expression d'un cri, l'allure d'une mise en garde. Lieu par excellence où des hommes parlent à d'autres hommes, ce qui s'y dit renvoie presque toujours une image de la réalité. Peut-être, d'ailleurs, est-ce dans cette direction que l'on a quelques chances de rencontrer un art "populaire" : plutôt que d'imposer arbitrairement à celui-ci des critères de "lisibilité" immédiate – l'opposant ainsi à un art "élitaire" ou de recherche – ne serait-il pas plus juste de définir comme "populaire" l'art qui prend en charge l'Histoire et la destinée des peuples ?

De ce point de vue, la France de l'occupation et le régime de Vichy représentent une période privilégiée de notre histoire. Pour Jean-Pierre Vincent, *Vichy-Fictions* ne s'analyse pas comme une rupture avec les précédentes productions

suite page 6 ►

Violences à Vichy.



Photos Sabine Strosser

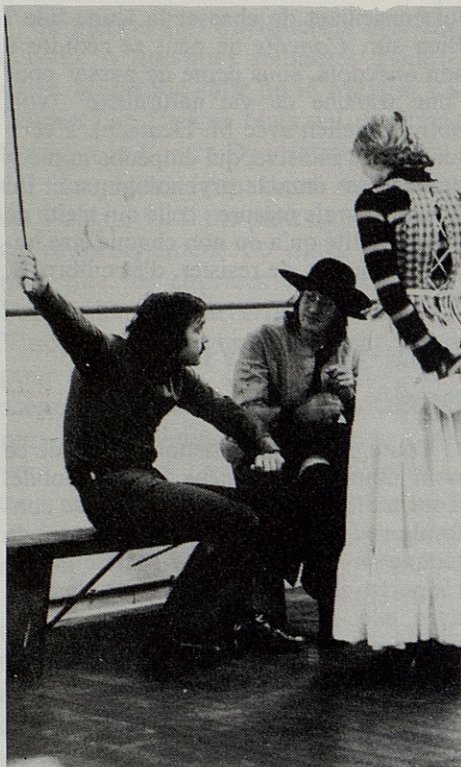


Photo Sabine Strosser

J.-P. Vincent en répétition.

de T.N.S. Au contraire : « En ce qui me concerne personnellement, *Vichy-Fictions* représente la suite d'un travail de réflexion qui me passionne, celui que je mène depuis longtemps sur l'histoire de l'idéologie française ». *En revenant de l'expo* de Jean-Claude Grumberg, *Germinal*, et même *Le Misanthrope* qui témoigne d'un pouvoir centralisé s'établissant sur le meurtre de l'aristocratie, tous ces spectacles ont été les étapes préalables à *Vichy*. Et il y aura peut-être demain *Les Corbeaux* de Becque, si le projet avec la Comédie Française se concrétise. En fait, je dirai que *Vichy*, c'est un panorama de la France de Vercingétorix à nos jours ».

Et si on lui fait remarquer que très souvent (*Les Cannibales* constituent l'exception) – trop peut-être – pour parler d'aujourd'hui les hommes de théâtre ont recours au passé (Planchon monte Molière, Racine et Shakespeare pour parler du Pouvoir, de l'Eglise, etc.) comme s'ils ne réussissaient pas à s'emparer du présent, de l'histoire en train de se faire et à les jeter sur scène, le directeur du T.N.S. répond par cette phrase qui servait d'exergue au film de Louis Malle, *Lacombe Lucien* : « Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont appelés à le revivre ». Et d'ajouter : « C'est parce que nous vivons aujourd'hui un nouveau Vichy, mais en plus perfectionné – la télévision a remplacé la radio – qu'il est urgent d'en parler. Le fascisme discret de Pétain peut encore servir, là où celui d'Hitler est tout de même un peu trop voyant ». Ce qui laisse entier le problème : pourquoi ne pas parler directement du fascisme discret de 1940 ? Pourquoi ce détour par 1940 ? La réponse est peut-être dans *Les Cannibales*... ■

Entretien avec Michel Deutsch

Membre permanent de l'équipe du T.N.S., Michel Deutsch est l'auteur de *Convois*, la deuxième soirée de *Vichy-Fictions*.

Michel Deutsch, vous êtes dramaturge au T.N.S. Par ailleurs vous publiez des poèmes. Que représente pour vous cette fonction : dramaturge ?

Michel Deutsch. Le moyen de gagner ma vie ! En fait, si je veux être sérieux, je dirai qu'il n'y a pas vraiment opposition entre les deux. Dramaturge est mon statut social, c'est tout. Et ce tout, simplement parce qu'il n'y a plus de vrai statut pour l'écrivain. Il n'est plus "le grand intellectuel" qu'il a été ; maintenant, ce sont les spécialistes, les universitaires qui remplissent cette fonction. A moins de faire de la littérature de consommation, ce qui n'est pas mon cas, l'écrivain n'est rien socialement. Et c'est pire encore pour l'auteur de théâtre ! Qui nous considère vraiment comme des écrivains à part entière ? Personne ! Sauf si, à côté, nous publions des articles, des essais, des poèmes. A ce moment-là tout s'arrange !

En quoi consiste le travail d'un dramaturge ?

M. D. – Il y a deux volets principaux. Un travail de production : le dramaturge assiste aux répétitions avec le metteur en scène et participe à la création. Et un travail de recherche, d'exégèse sur l'auteur, s'il y en a un, sur la période historique ou le contexte économique et social. Cela se fait, en général, avant les répétitions. Habituellement, c'est un aspect de recherche théorique qui prédomine dans la notion de dramaturgie. Mais au T.N.S., nous voulons rompre avec cette conception traditionnelle et entendons travailler de façon collective. C'est ainsi que je collabore régulièrement avec un philosophe, Philippe Lacoue-Labarthe, et que je suis aussi metteur en scène.

Vous êtes surtout connu du public comme auteur de pièces : *Dimanche*, *La bonne vie*, *L'entraînement du champion avant la course*, et comme initiateur, aux côtés de Jean-Paul Wenzel, du "théâtre du quotidien". Il semble qu'il y ait eu ambiguïté sur ce terme de quotidien...

M. D. – Oui, parce qu'on l'a confondu avec réalisme ou naturalisme. Si l'on veut faire l'historique de la chose, ce "théâtre du quotidien" est né en 1974 de certaines retombées de mai 68 et d'une crise du théâtre de l'époque – en particulier de notre agacement devant le "règne" des metteurs en scène. Ce que nous voulions, c'était un autre type de rapport avec le public, jouer dans d'autres lieux que des théâtres, et monter des spectacles légers.

Il y avait aussi la volonté de témoigner d'une certaine réalité sociale, économique, et même de la dénoncer. D'où, effectivement, la confusion qui s'en est suivie, car on a cru un peu trop rapidement que vous racontiez des "tranches de vie".

M. D. – Je crois que l'écrivain engagé, la grande figure sociale de l'écrivain, celle qui va de Zola à Sartre, et qui fait de l'écrivain un porte-parole, je crois que tout ça, c'est liquidé. C'est pourquoi je ne veux pas être réduit à être un dénonciateur de la réalité de notre société. Ce que je veux, c'est témoigner, par l'écriture, de l'appauvrissement du langage quotidien, de son uniformisation. Et surtout – et ça j'y tiens beaucoup – témoigner de l'autonomie de la personne humaine, de ses possibilités de résistance face à l'espace démocratique qui s'amenuise. C'est cela, je crois, qui constitue le fondement de tout ce que j'écris. ■

Bernard Chartreux

Né en 1942. Etudes de philosophie. Collabore au scénario du film de René Allio : *Rude journée pour la reine*. A écrit pour le théâtre : *Le château dans les champs* ; *Les aventures d'Albert le renard* ; *Violences à Vichy*. Dramaturge au T.N.S. depuis 1975, a travaillé notamment sur *Germinal*, *Le Misanthrope*. A écrit en collaboration avec Jean Jourdeuil, *Ah Q*, créé par le Théâtre de l'Aquarium et Jean-Jacques Rousseau, créé par Gérard Desarthe, en 1978.

Michel Deutsch

Né en 1947 à Strasbourg. A écrit : *Le chanteur*, suivi de *L'amour du théâtre* (Ed. Christian Bourgois ; coll. Première livraison) ; *Indes* (Ed. Seghers) ; *Dimanche*, *Ruines* et *La bonne vie*, *L'entraînement du champion avant la course* et *Convois* (Ed. Stock ; coll. Théâtre Ouvert).

Jean-Pierre Vincent

A fait ses débuts au Théâtre Universitaire, aux côtés notamment, de Patrice Chéreau. Devenu professionnel grâce à l'aide de Bernard Sobel, de Bernard Dort et du Festival de Nancy, il est comédien et assistant de Chéreau jusqu'en 68. Il rencontre alors Jean Jourdeuil et fonde, avec lui, la Compagnie Vincent-Jourdeuil. En 1975, il devient directeur du T.N.S.

Les textes de *Violences à Vichy* et de *Convois* sont parus chez Stock, collection Théâtre Ouvert.

ARTS PLASTIQUES

Robert Doisneau

Les passants qui passent

« Le système Doisneau, c'est de n'en avoir pas, de toujours réinventer pour trouver "les trésors cachés par trop d'évidence", "le mousquetaire dans l'égoutier" (Prévert), le ridicule des grands, le cocasse, le saugrenu, le comique involontaire, la tendresse toujours. Posant, sans l'imposer, son regard pétillant "d'humour fraternel" (Prévert) il établit un contact "vrai" (cf. l'incroyable correspondance avec ses "sujets") si bien que jamais ses personnages ne sont en représentation quand ils jouent à poser ou posent à jouer. Ironique et grave avec gentillesse, il s'amuse des autres en riant de lui (ce "ridicule petit bonhomme" qui ne l'a jamais quitté, dit-il). Cet engagement lucide est finalement le seul truc d'un professionnel amateur effrontément libre et juvénile. »

Suzanne Pagé.

Exposition ouverte jusqu'au 16 novembre.

Entrée libre.

Roberto Neumiller

Les Nomades

Voici un an et demi que Roberto a pris la première photo sur ces "gens du voyage" que sont les Tziganes — prendre ce ne peut être le mot, car un tel reportage ne peut se faire à la sauvette, en voyeur —. Ce n'est pas une question de permission non plus. Mais une occasion de faire avec eux un bout de chemin, à côté, pudique et simple, attentionné. Le jeu des regards et des attitudes jette des ponts ; là s'établissent, intensifiés, les bons moments passés ensemble. Ces photos de Roberto tentent de privilégier ces instants, évitent justement le cliché.

Né en 1950 à Tours, Roberto Neumiller vit à Grenoble. En 1977 : il expose au Théâtre Municipal une série sur "Les enfants de la Cité Basens de Marseille". Puis c'est le thème du bistrot qu'il présente en 1978 à la Fondation Nationale de la Photographie, à Lyon. Jacques Glénat édite ce "Carnet de Bistrot". En 1979, Alain Bœuf l'invite à montrer un reportage sur le Grésivaudan au local d'information d'Echirolles. Aujourd'hui, les Tziganes ont retenu son attention. Roberto Neumiller est photographe de l'agence "Atelier" (Paris).

Exposition ouverte jusqu'au 16 novembre.

Entrée libre.

Guy Delahaye

Portraits

Exposition à partir du 27 novembre.

Entrée libre.

CINEMA

Le festival du cinéma français 1980

4 novembre / 2 décembre

Le Festival du cinéma français à Grenoble et dans l'Isère est un panorama de la production française de l'année. Celle-ci est évaluée à environ deux mille films de tous métrages et de tous genres. Nous en présenterons, après sélection, environ 70. Il est aussi une rencontre entre des cinéastes et les publics d'une région ; concrètement cela s'exprime par une décentralisation dans une vingtaine de villes et de villa-

les activités du mois



ges du département. Organisée collectivement par les représentants d'associations de ces villes, cette manifestation importante vise à donner une vigueur nouvelle au cinéma en Isère tout en apportant aux réalisateurs et aux films une aide efficace.

En 1979, le Festival a été, dans son ensemble, un succès : 86 films ont été vus par huit mille personnes, au cours de 90 séances, en présence d'une cinquantaine de cinéastes français.

Après cette première année de rodage, l'association du Festival, pour 1980, met les bouchées doubles. D'autres communes, ou associations, nous ont rejoints ; si nous présentons un peu moins de films, ils circuleront davantage. Deux livres sont édités : *Le cinéma et ses mécanismes* (Presses Universitaires de Grenoble) ; et *Le cinéma des régions* (CinémAction). Les principales revues de cinéma proposent, dans leurs livraisons de novembre et à notre demande, des dossiers sur le cinéma français. A Grenoble, le Festival est accueilli à la Maison de la Culture, l'accent y sera mis sur le cinéma des régions.

"Une journée à la campagne" réunissant les cinéastes, la presse et des animateurs permettra de réfléchir sur la production et la diffusion en province. Des expositions d'affiches, de matériels et de livres compléteront l'ensemble. Innovation supplémentaire cette année : le Festival achètera un certain nombre de films pour une diffusion permanente dans l'Isère.

Du 4 au 11 novembre.

Le Festival dans la Maison : trois séances par jour sauf le 11 où il n'y en a qu'une. Prix des places à la séance : 12 F ; abonnement pour 3, 6, 9 et toutes les séances, se renseigner à la billetterie de la Maison de la Culture et dans les autres lieux de diffusion. Le programme détaillé du Festival sera fourni dans un dépliant disponible dès le 20 octobre et par voie de presse.

Cinéma du dimanche

La comédie musicale américaine, que nous découvrons durant ce trimestre, le dimanche à 17 h, est illustrée, ce mois-ci, par deux films qui

réunissent à eux seuls presque le tout Hollywood des années 40. Ainsi on pourra voir (le 16) *Ziegfeld Follies*, de V. Minelli, avec Fred Astaire, Judy Garland, Gene Kelly... et *Thank your lucky stars* avec Humphrey Bogart, Bette Davis, Errol Flynn, Olivia de Havilland et John Garfield qui chante "Blues in the night" (le 23).

Dimanches 16 et 23 novembre

Moins de 16 ans : 6 F ; adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F.

Ciné-Enfants

La planète sauvage, film d'animation réalisé en 1973 par René Laloux, avec des dessins de Roland Topor, d'après le roman de Stefan Wul : *Oms en série*. Une fable de science-fiction où un peuple (les Draags) veut en dominer un autre (les Oms) ; de la guerre, de sa vanité et de son horreur, sort la nécessité de vivre en paix. Fable, sûrement, mais avec sa "morale de l'histoire".

Mardi 25 et mercredi 26 novembre

Moins de 16 ans : 6 F ; adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F.

Carte blanche à G. Lavaudant

G. Lavaudant aime le cinéma. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder ses spectacles bourrés de références et de clin d'yeux. Pendant la reprise des *Cannibales*, il propose, à notre demande, un certain nombre de films. Voici ceux qu'il a choisis : *La troisième génération*, de R.W. Fassbinder (R.F.A., 1979) ; *Le Camion*, de Marguerite Duras (France, 1978) et *Citizen Kane*, d'Orson Welles (U.S.A., 1961).

Les 27, 29 et 30 novembre

Adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F.

LITTÉRATURE

Rencontres avec Françoise Xénakis



Connaissez-vous l'écrivain Françoise Xénakis ? Magistrat s'occupant de la délinquance juvénile, critique littéraire au journal "Le Matin", beaucoup ont retenu d'elle ce beau titre de roman, *Moi, j'aime pas la mer* (livre d'après lequel Yvon Chaix et Elena Pastore avaient tiré un spectacle attachant, créé dans la Maison en mars 77) et se sont mis à lire ses livres : poèmes, romans et récits. De ceux-ci, outre *Moi, j'aime pas la mer*, on peut citer : *Elle lui dirait dans l'île* (voir ci-dessous), *Et les morts pleureront*, *Ecoute*, *Des dimanches et des dimanches...*

Ecrivain, Françoise Xénakis s'est tirée de la tête et du cœur un style, une façon à elle de parler. Elle écrit toujours la même histoire d'amour, et jamais de la même manière : qui est seul ? Qui aime qui ? A quel moment l'amour commence-t-il, et finit-il ? Et que rêve-t-on au juste de la vie ?

Jeudi 20 novembre.

- à 18 h 30 : F. Xénakis, critique littéraire, présente un écrivain de son choix ;
- à 20 h 45 : F. Xénakis, auteur, parle de son travail d'écrivain.

Entrée libre.

Elle lui dirait dans l'île

« ... Un soir comme tous les autres depuis trois ans... Elle a très vite, très fort refermé la porte de la petite maison où désormais elle vit seule. Elle a passé sa journée à attendre dans les couloirs des diverses administrations, à réunir les documents pour obtenir enfin le droit de lui rendre visite, à lui... Lui, il est enfermé dans une île qui est aussi une prison pour déportés politiques. Elle, elle a amassé tant de choses à lui dire... Mais dans la cellule, leur tête à tête deviendra un face à face, un atroce malentendu, une brutale déchirure... »

Voilà comment Marie-Christine Frézal présente la pièce qu'elle a tiré de deux livres de Françoise Xénakis : *Ecoute*, et *Elle lui dirait dans l'île*. La mise en scène de ce spectacle comporte deux personnages : Elle (Marie-Christine Frézal) et Lui (François Brottes). François Brottes a mis en musique une bonne partie du livre, qu'il chante. Il est la voix du camp. Du sien, et du nôtre. Et parce qu'il chante, l'histoire semble plus douce : on se prend à espérer une victoire de l'amour, une victoire de... l'espoir.

Vendredi 21 novembre.

à 14 h 30 pour les scolaires, et à 20 h 45.

Adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F.

MUSIQUES/CHANSON

Beethoven

Les trente-deux sonates pour piano

L'intégralité a encore frappé ! Cette curieuse maladie des temps modernes, qui amène à vouloir posséder "tout" Beethoven (ou tout Michel-Ange, ou tout Hugo) sous le plus petit volume, atteint-elle maintenant les organisateurs de concerts ? En répondant favorablement à la proposition de Gérard Frémy, nous avons plutôt voulu saisir l'occasion de suivre la production musicale d'un créateur sur près de trente années de sa vie ; du style "classique viennois", proche de celui de Mozart et Haydn, au renouvellement fécond du langage que l'on note dans ses dernières œuvres, le chemin est passionnant à parcourir. Gérard Frémy et ses amis Stéphane Seban, Evelyne Eibel et Florence de Fromont nous y invitent en sept concerts, le huitième étant consacré à des œuvres pour piano (six !) de Steve Reich, Terry Riley et... Gérard Frémy lui-même. Entre deux concerts, une journée d'animation permettra de "décortiquer" les sonates, de les voir travailler par de jeunes pianistes, d'explorer les autres œuvres de Beethoven, de comparer les interprétations discographiques.

Les concerts et les animations qui les accompagnent se dérouleront sur toute la saison, de novembre 80 à juin 81 à raison de (presque) deux concerts tous les deux mois.

Vendredi 14 novembre.

Présentation des concerts : 18 h 30 à 19 h 30 (Entrée libre). Concert : Sonates 1 à 4 (opus 2, nos 1 à 3 et opus 7) par Stéphane Seban.

Samedi 15 novembre.

Les sonates de Beethoven, animation musicale à 14 h 30 (Entrée libre). Discrétique : discographie critique des sonates à 17 h (Entrée libre). Concert : sonates 5 à 10 (opus 10, nos 1 à 3 ; opus 13 "Pathétique" et opus 14, nos 1 et 2) par Florence de Fromont.

Prix des places : adh. de moins de 21 ans : 15 F ; adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F. Possibilité d'abonnement pour l'ensemble des huit concerts : adh. de moins de 21 ans : 88 F ; adh. : 120 F.

Grupo Aymara

Musiques des hauts plateaux boliviens

La musique des Andes s'affirme comme une résistance aux tentatives de liquidation culturelle des grandes civilisations Aymara et Quechua : malgré les interdictions et déformations que lui ont fait subir la religion catholique, la tradition s'est transmise de génération en génération sans rien perdre de sa richesse et de sa force intérieure. La culture indienne manifeste la profonde solidarité humaine et l'importance des liens qui rattachent chacun à la communauté. Les fêtes de l'altiplano qu'illustre le Groupe Aymara unissent indissociablement musique, chants et danses au son d'instruments très variés.



Photo X

En Amérique du Sud, et particulièrement en Bolivie, la musique andine se trouve concurrencée par de nombreux groupes urbains qui déforment les données traditionnelles. En Europe, les exilés se sont prévalus de la culture ancestrale pour leur expression militante. La démarche du groupe Aymara est différente : il a été formé, en 1973, par de jeunes musiciens des plateaux de Kollasuyu, en hommage aux civilisations indiennes de leurs ancêtres. Sa venue en France, en 1980, marque sa première sortie d'Amérique du Sud.

Mardi 18 (19 h 30)

Mercredi 19 novembre (15 h et 20 h 45)

Prix des places : en soirée, adh. de moins de 21 ans : 20 F ; adh. : 28 F ; non-adh. : 48 F. Matinée du mercredi 19 : prix unique 20 F.

Wolf Biermann

Wolf Biermann, écrivain politique (il a publié, chez Christian Bourgois : *Ainsi soit-il et ça ira* et *La harpe de barbelés*, artiste, chanteur populaire. C'est l'un des poètes les plus représentatifs de la vie des Allemagnes d'aujourd'hui. Marxiste convaincu, il a néanmoins été privé de sa nationalité est-allemande. Son installation en République Fédérale a donné un écho européen à un talent jusqu'alors suspect de gauchisme. Biermann effectue cette année sa première tournée en France, après la Hollande, la Grèce, l'Espagne et l'Italie. Sa venue, dans la Maison, est organisée en collaboration avec le Goethe Institut de Lyon.

Judi 4 décembre.

Adh. de moins de 21 ans : 15 F ; adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F.

Révolutions musicales

Un cycle de musique contemporaine

Prenant appui sur le livre, *Révolutions musicales*, de Dominique et Jean-Yves Bosseur, un cycle de concerts et d'animations se déroulera de décembre 80 à mai 81. Les différents courants esthétiques des quarante dernières années seront regroupés :

— **L'électroacoustique** (5 - 6 décembre) : de la musique concrète, chère à Pierre Schaeffer, à l'ordinateur. Avec la participation du Trio GRM+ du Groupe de Recherches Musicales de l'Institut National de l'Audiovisuel et des Grenoblois de l'ACROE (Association pour la Création et la Recherche sur les Outils d'Expression).

— **L'héritage sériel** (13 - 14 février 81) : après l'Ecole de Vienne (Schönberg, Webern, Berg), qu'est devenu le dodécaphonisme ? Claude Helffer jouera Pierre Boulez, Karlheinz Stockhausen, Jean Barraqué et Philippe Manoury.

— **Musique-Spectacle** (6 - 7 mars) : le théâtre musical, la musique à voir et à vivre, à l'occasion des représentations de l'opéra épistolaire de Claude Prey, *Les Liaisons Dangereuses*.

— **Les Indépendants**, les plus nombreux, seront représentés dans la semaine de musique contemporaine du 31 mars au 4 avril. On y trouvera Xénakis, le soviétique Denisov, Cristobal Halffter, Alain Louvier, Lutoslawski et bien d'autres, joués notamment par l'Ensemble Instrumental de Grenoble, les instruments électroniques de l'itinéraire (Paris), les Percussions de Strasbourg...

— **L'œuvre ouverte et inter-media** (15 et 16 mai) : les œuvres "à géométrie variable", typiques de notre époque. Avec le groupe Intervalles (chant, clarinette, alto, accordéon, guitare) dont fait partie Jean-Yves Bosseur. Celui-ci sera présent à chaque étape pour nous aider à découvrir les œuvres et les musiciens présentés.

Trio GRM+ de l'INA, les 5 et 6 décembre.

Concert du 5 : adh., 22 F ; non-adh., 40 F.
Animation du 6 : Entrée libre.

SCIENCES/SOCIÉTÉ

Informatique et société

A l'occasion de l'exposition "Informatique et Vie quotidienne" présentée au Centre Culturel Scientifique et Technique * nous proposons, ce mois-ci et début décembre, cinq débats sur le thème "Informatique et Société"... pour aller plus loin sur cette révolution technologique qui ne va pas manquer de provoquer une intense réorganisation sociale, économique et culturelle.

Tout un chacun possède déjà une expérience quotidienne de l'informatique (papiers administratifs, relevés de compte bancaire, factures, agences de voyages, hôpital, cartes de crédit, feuilles de paye...). Pour l'instant cette expérience reste relativement extérieure à notre



Photo Jo Genovesse

THEATRE

mode de vie. Toutefois, dans le domaine du travail, des changements sont déjà sensibles dans de nombreux secteurs industriels et tertiaires avec l'automatisation et l'informatisation. A côté du gros ordinateur qui a suscité étonnement et fascination, apparaissent ces petites machines, puissantes et peu coûteuses, non-isolées, reliées les unes aux autres, utilisant les réseaux de communication de la télévision et du téléphone. Alliance de l'informatique et des télécommunications, la télématique va devenir un phénomène de masse ; le terminal d'ordinateur, son écran de visualisation et son clavier vont faire partie du paysage quotidien.

Ce qui étonne aujourd'hui, face à ce processus de transformation, c'est l'absence de débats et de confrontations. Il est pourtant urgent d'agir, de constituer des groupes, de mener réflexion et action de façon à ne pas laisser aux seuls experts le droit de décider. Société robotisée ou société conviviale, le choix est encore possible ; mais pour ce faire, il faut que le plus de gens possible puisse rencontrer les décideurs, interpeller les informaticiens et rester constamment vigilants. Nous voudrions y contribuer avec les cinq débats dont les comptes rendus feront l'objet d'une publication ultérieure.

Programme :

— *Informatique et libertés* (13 novembre) avec M. Forni, vice-président de la Commission nationale de l'Informatique et des Libertés, député de Belfort.

— *Informatique, travail et emploi* (18 novembre) avec Jean-Louis Missika, informaticien et René Eksl, chercheur.

— *Télématique* : à partir de l'exemple de CLAIRE, projet d'information de la Ville de Grenoble (25 novembre).

— *Les batailles de la télématique : stratégie et enjeux nationaux et internationaux* (3 décembre).

— *L'information demain : de la presse écrite aux nouveaux media* (17 décembre).

Entrée libre.

* Cette exposition constitue une version entièrement renouvelée et remodelée par rapport à celle qui fut présentée, en 1978, dans la Maison. Elle est ouverte et animée du jeudi au dimanche de 14 h à 18 h, jusqu'en février 81. Pour les animations de groupes, prendre rendez-vous par téléphone au 44.30.79, Centre Culturel Scientifique et Technique, Les Casemates, rue St-Laurent.

Architecture...

L'atelier de rencontre sur l'architecture organisé avec l'Ecole d'Architecture a commencé, en octobre, avec Emile Aillaud. Rappelons le principe : le premier jour, un architecte présente et s'explique sur son travail lors d'un débat public dans la Maison ; le lendemain, à lieu, avec ce même architecte, une visite critique d'un ou plusieurs aspects du Grenoble architectural (voir le programme de l'année dans notre précédent numéro). En novembre, notre invité sera Antoine Grumbach. Un jeune architecte qui a vécu la déconfiture des anciens Beaux-Arts jusqu'à leur explosion de Mai 68. Il participe à l'avènement d'une nouvelle architecture en France, toute nourrie des expériences anglo-saxonnes et italiennes. Il est particulièrement sensible à la mémoire des lieux et s'emploie à "déprovincialiser" son métier.

Rencontre avec Antoine Grumbach, le 28 novembre.

Entrée libre.

Relais-Information

- Mardi 2 décembre, 18 h 30.
- Samedi 6 décembre, 17 h.

Petite salle - Entrée libre.

Vichy-Fictions

par le T.N.S.

Le Théâtre National de Strasbourg est venu souvent, depuis douze ans, à Grenoble. Sept fois exactement dont six au temps où Hubert Gignoux dirigeait la maison. Depuis que Jean-Pierre Vincent lui a succédé, nous avons vu ici "son" *Misanthrope*. C'était en 77. Et un peu avant, nous l'avions accueilli avec *La noce chez les petits-bourgeois* (Brecht), alors même qu'il n'était encore que le co-directeur de la Compagnie Vincent-Jourdeuil.

C'est à la découverte d'un autre volet de l'activité de l'équipe strasbourgeoise que nous sommes conviés aujourd'hui : *Vichy-Fictions* (voir le dossier établi par P. Brunel en p. 4). Disons, tout de suite, qu'il ne s'agit pas d'une pièce, mais de deux, écrites par deux auteurs, membres permanents du T.N.S. : B. Chartreux et M. Deutsch. Ces deux pièces, *Violences à Vichy* et *Convois*, constituent, en fait, deux périodes distinctes d'un même spectacle. Et c'est pourquoi elles seront jouées en deux soirées, successivement. *Violences à Vichy*, les 6, 7 et 8 novembre ; *Convois*, la semaine suivante, les 12, 13 et 14. Enfin, il faut noter que la venue de l'équipe du T.N.S. constitue un co-accueil de la Maison et du Centre Dramatique National des Alpes.

Du 6 au 14 novembre.

Adh. de moins de 21 ans : 20 F ; adh. : 28 F ; non-adh. : 48 F. Billet couplé pour les deux spectacles : adh. de moins de 21 ans : 34 F ; adh. : 48 F ; non-adh. : 76 F.

Les Cannibales

par le C.D.N.A.



Photo Guy Delahaye

Les Cannibales reviennent. Après Paris, Liège, Chalon-sur-Saône, Chambéry, Thionville, nous allons revoir la dernière création (1979) du Centre Dramatique National des Alpes. Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple reprise, mais bien d'un spectacle nouveau. Deux rôles ont été supprimés ; d'autres modifiés. La musique n'est plus signée "Spheroc" mais "Villa Borghese". Et surtout, sans pour autant avoir changé le contenu du spectacle, G. Lavaudant l'a légèrement infléchi : le discours politique "au premier degré" a été épuré (suppression, par exemple, de l'interview de Pasolini), et l'accent mis davantage sur les personnages et les situations. S'est ainsi précisé ce qui faisait déjà l'originalité du propos de la première version : parler du politique aujourd'hui sans avoir recours à l'arsenal traditionnel du théâtre d'intervention. Et plus profondément, explorer un nouveau champ : celui d'une sensibilité politique en mouvance, à la recherche d'elle-même, et soucieuse de mieux déchiffrer le monde.

Du 25 novembre au 5 décembre.

Adh. de moins de 21 ans : 20 F ; adh. : 28 F ; non-adh. : 48 F.

Guide pratique de la Maison de la Culture

HORAIRES

Ouverture : tous les jours, sauf le lundi, à 12 h.

Fermeture : à partir de 21 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ; à 19 h le dimanche.

Bureaux : tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés, de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

Guichet adhésions : tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés, de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 14 octobre 1980 au 28 février 1981.

Billetterie-Location :

1) HORAIRES :

Tous les jours, sauf lundi, de 13 h à 19 h. Dimanches et jours fériés de 15 h à 18 h 45 et 1/2 heure avant les spectacles, lorsqu'il reste des places.

2) DELIVRANCE DES BILLETS :

-- *collectivités* : à partir du 30^e jour précédant un spectacle, ou une série d'un même spectacle.

-- *adhérents individuels* : à partir du 10^e jour.

-- *non-adhérents* : à partir du 3^e jour.

Les réservations, avant ces délais, peuvent se faire par dépôt au guichet, ou par correspondance (joindre règlement et enveloppe timbrée). **Mais en cas d'affluence**, la Maison de la Culture ne garantit pas qu'elle puisse toutes les satisfaire.

Spectacles :

Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les programmes. Les événements retardataires comprendront qu'on doive, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

ADHESION (1)

Comment ?

Pour le nouvel adhérent ou le ré-adhérent :

- Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les ré-adhérents ne pas oublier le numéro de la carte).
- Une photo (pour les nouveaux adhérents).
- La cotisation correspondante.
- Pour le nouvel adhérent ou le ré-adhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

Tarifs de la saison 1980-1981 :

- Adhésion (2) : 16 à 21 ans : 20 F
adh. collectifs : 25 F
adh. individuels : 30 F
- Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 10 numéros par an : 30 F.
- Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) :
16 à 21 ans : 30 F
adh. collectifs : 35 F
adh. individuels : 40 F

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets et à l'entrée des salles.

(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans, pour les chômeurs (sur présentation d'un justificatif) et au-delà de 65 ans.

novembre jour par jour

S D L M M J V S D L M M J V S D L M M J V S D L
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 1

ARTS PLASTIQUES

Robert Doisneau 13 h-19 h → ●
 Roberto Neumiller
 Heures d'ouverture de la M.C. → ●
 Guy Delahaye
 Heures d'ouverture de la M.C. → ●

CINEMA

Festival du Cinéma Français (P.S.)
 Ma, Me, Je, Ve 14 h 30, 17 h 30, 21 h → ● ● ● ● ●
 Sa 10 h, 14 h 30, 21 h → ● ● ● ● ●
 Di 10 h, 14 h-30, 17 h → ● ● ● ● ●
 Ma 17 h → ● ● ● ● ●
 Débat sur le cinéma régional (P.S.) 17 h → ● ● ● ● ●
 Ziegfeld Follies (P.S.) 17 h → ● ● ● ● ●
 Thank your lucky stars (P.S.) 17 h → ● ● ● ● ●
 La troisième génération (P.S.) 20 h 30 → ● ● ● ● ●
 Le Camion (P.S.) 14 h 30 et 20 h 30 → ● ● ● ● ●
 Citizen Kane (P.S.) 17 h → ● ● ● ● ●

LITTERATURE

Rencontres avec F. Xenakis (P.S.)
 18 h 30 et 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Elle lui dirait dans l'île (P.S.) 20 h 45 → ● ● ● ● ●

MUSIQUES/CHANSON

Beethoven, présentation des sonates (salle TV)
 18 h 30 → ● ● ● ● ●
 Beethoven, sonates pour piano (P.S.)
 Ve 20 h 45, Sa 19 h 30 → ● ● ● ● ●
 Beethoven, animation musicale (salle TV) 14 h 30 → ● ● ● ● ●
 Discritique (salle TV) 17 h → ● ● ● ● ●
 Grupo Aymara (G.S.)
 Ma 19 h 30, Me 15 h et 20 h 45 → ● ● ● ● ●

SCIENCES/SOCIETE

Débat Informatique et Libertés (P.S.) 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Débat Informatique, travail et emploi (P.S.) 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Débat Télématique (l'exemple de CLAIRE) (P.S.)
 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Rencontre avec Antoine Grumbach (P.S.) 20 h 45 → ● ● ● ● ●

THEATRE

Violences à Vichy (G.S.)
 Je et Sa 19 h 30, Ve 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Convois
 Me 20 h 45, Je et Ve 19 h 30 → ● ● ● ● ●
 Les Cannibales
 Ma, Me, Ve 20 h 45 → ● ● ● ● ●
 Je et Sa 19 h 30, Di 15 h → ● ● ● ● ●

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 1
 S D L M M J V S D L M M J V S D L M M J V S D L

les cinémas des régions

Le Festival du cinéma français se tient ce mois-ci à Grenoble et dans l'Isère. Il constitue l'événement cinématographique de la rentrée (voir p. 7). Cette année, non seulement le Festival propose un panorama des films français produits depuis un an, accompagné de rencontres entre les cinéastes et les divers publics du département, mais de plus, il met l'accent sur le cinéma des régions.

A Grenoble, cela n'est pas très nouveau. Depuis deux ans, la Maison de la Culture organise des Rencontres du cinéma régional Rhône-Alpes : chaque année, nous avons montré 20 films. Au fil des mois, nous avons découvert une production beaucoup plus importante. C'est pourquoi de nouvelles Rencontres auront lieu en février 81 pour présenter de façon exhaustive ce qui se fait en audiovisuel autour de nous. Nous étendrons ainsi le propos aux supports vidéos et aux diaporamas.

Les autres régions de France ont, elles aussi, une production cinématographique ; mais connaître ces films, savoir comment se les procurer, et à quels prix, s'avère difficile : paradoxalement, c'est à Paris que nous avons eu connaissance de leur existence, et que nous avons pu contacter les producteurs et les réalisateurs... Les revues de cinéma ont beaucoup contribué à cette recherche. En effet, presque toutes ont signalé, mentionné la sortie de tel ou tel film. Certaines ont consacré des synthèses à ce type de réalisations. L'une d'entre elles, CinémAction, occupe une place particulière : quatre fois par an, elle axe un numéro entier sur un thème. Elle a publié des dossiers, sous la direction de Guy Hennebelle, sur les cinémas de l'émigration, le cinéma des femmes, les cinémas d'avant-garde ; son prochain numéro, le douzième, porte sur le cinéma des régions. A cette occasion, les efforts de la revue, du Festival et de la Maison de la Culture se sont rejoints pour le produire.

par Jean-Pierre Bailly

Outre une présentation sur l'écran, le Festival permettra une réflexion théorique sur le cinéma régional. De plus, pour la première fois, nous disposerons d'une liste exhaustive des groupes de production et des films produits hors Paris. L'événement est là.

Hors de Paris point de salut.

Deux questions importantes se posent ici : une certaine hostilité manifestée envers le cinéma de Paris est-elle justifiée ? Quelle est la raison d'être du cinéma régional ? C'est René Prédal, critique, qui a sans doute le mieux décrit les rapports de la province et de Paris : « La province est le lieu des résidences secondaires, au cinéma comme dans l'immobilier. Terre de colonisation où le cinéaste ne se déplace qu'à coup de notes de frais, à la recherche de chlorophylle et de pittoresque. On traque l'intrigue comme la vache normande, le temps d'un cliché sur le bord de la route. Comme le Parisien vient à St-Tropez pour y rencontrer d'autres Parisiens, le cinéma français ne sait voir, en province, que les reflets de la capitale. Au mieux, il y cherche un dépaysement et, dans ce cas, l'Auvergne conviendra aussi bien que la Normandie, ou la Bretagne que le Périgord : question de temps, de budget, de hasard » (1)...

(1) CinémAction, n° 12 : Cinéma des régions (éd. Papyrus, 39, boulevard Magenta, 75010 Paris).

« C'est à Paris que l'on vit, que l'on aime et que l'on meurt (car de toute façon on ne fait pas grand-chose d'autre dans le cinéma français). En province, on se repose, ou l'on va voir sa vieille tante ! A quand le film se passant à Limoges et dans lequel le personnage ira rendre visite, le temps d'une séquence, à son père malade dans un vieil immeuble du XVIII^e ? (2).

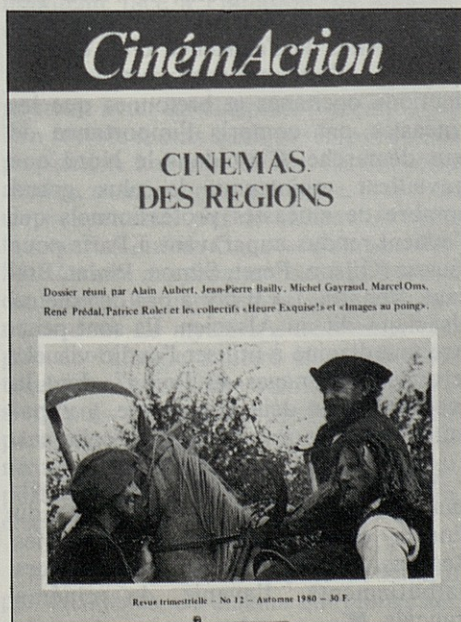
Des films, plus ou moins réussis, viennent bien sûr à l'esprit pour contrer ces propos excessifs : *L'affaire Dominici*, *Le boucher*, *Ma nuit chez Maud*, *L'horloger de St-Paul*, *Il pleut toujours où c'est mouillé*, *La drôlesse*, *Les galettes de Pont-Aven*, *La vieille dame indigne*, *Touche pas à mon copain*, *La coupe à 10 francs*, *La communion solennelle*, *Passé ton bac d'abord*, *Lo País*, *L'amour violé*, sans oublier les Pagnol, Eustache et d'autres encore... Toutefois, cette liste ne doit pas faire illusion. René Prédal démontre que sur les 150 à 200 films produits chaque année, seuls trois ou quatre films peuvent être retenus, et pas forcément des moindres. *L'amour violé*, par exemple, souvent placé dans le peloton de tête des films cités plus haut, a été tourné à Grenoble. Mais est-il vraiment le reflet de ce qui nous entoure ? Le spectateur retrouve-t-il l'atmosphère grenobloise ? Rien n'est moins sûr. L'universalité du propos, le viol, ne devrait pas faire oublier le terroir.

L'absence, la caricature de la province dans le cinéma est réelle, mais le phénomène dépasse largement celui-ci. Prenons le cas de l'Occitanie. A la fin des années 30, une famille occitane est obligée de "monter à la capitale" faute d'emploi. Le fils est reçu par le proviseur d'un lycée. « Comment ? Vous venez de Pamiers !... Il y a un collègue, des professeurs, et l'on y enseigne ? » (3)... En

(2) *Ibidem*.

(3) L'Occitanie, qu'es aquo de l'atelier occitan "Peire d'Auverna".

suite page 12 ▶



coopérative de cinéastes occitans / unité de production et de diffusion / atelier
super huit : formation, assistance / bulletin de l'association / n°7/printemps1980

1980 cinoc



Photo Claire Childéric

atelier
cinéma
du
dauphiné



1959, un enseignant explique « qu'en Afrique noire, les gens sont peu laborieux. D'ailleurs, il est bien connu que, plus on va vers le Sud, plus les gens sont paresseux : par exemple, dans nos régions parisiennes, on est plus actif que dans le Midi où les gens passent le plus clair de leur temps couchés dans leur hamac à siroter un pastis » (4). Ce genre de clichés abonde. Au XVII^e siècle, les romans et les comédies présentaient le Gascon comme un poltron, un vantard, un homme petit, noble miteux et ridicule. Plus tard, quand la France entreprend ses guerres coloniales, tout le pays rit de Tartarin, personnage méridional, fanfaron, créé par Alphonse Daudet. Plus récemment, Pagnol, après avoir dépeint la vie des Provençaux, a cédé à la facilité en tombant dans la caricature. Un triple racisme s'est, peu à peu, développé. Sur un plan physique, dans les dessins, par exemple, qui ont popularisé les personnages de Marius et Olive : latin rondouillard, de poil très noir, jambes courtes, bras gesticuleurs, vêtu en petit bourgeois. Dans la manière de penser : l'Occidental, exagère... Enfin, sur le plan linguistique, outre l'interdiction de parler occitan, les "té", "vé", "boudiou" et "peuchère" sont bien utiles à qui se veut comique. Aujourd'hui l'Occitan se voit affublé d'un autre adjectif : paranoïaque ; il voit des ennemis partout. La publicité télévisée n'utilise l'accent occitan que pour vendre la soupe aux poissons "du pescadou", tandis qu'un bon gros ou une ménagère nous soûle pour vanter une lessive, avec un accent "typique". Par contre, jamais un journaliste ne parle de cette façon (contrairement au quart des Français).

Quant à la langue d'oc... Michel Gayraud, cinéaste à Béziers, va plus loin (5) : « Ce n'est pas seulement une langue et une culture qu'on liquide mais aussi un pays et des hommes. Cette Occitanie qui fait sourire, c'est une histoire jalonnée de bûchers, de milliers de chômeurs, d'usines fermées, de vignes arrachées, de terres livrées aux spéculateurs et aux militaires, de jeunes qui partent vers Paris, un arrière-pays et un littoral vendus au tourisme ! ».

Quelle raison d'être pour le cinéma régional ?

La dénonciation d'une culture parachutée, le constat de racisme, de misère et la volonté politique de dynamiser les régions tout en retrouvant des racines, nous amènent à notre deuxième question. Pour les artistes occitans, écrivains, chanteurs, comédiens, cinéastes, il est hors de question d'ignorer ces réalités de plus en plus dramatiques. Ils essaient, en outre, de trouver des formes culturelles

nouvelles tout en brisant les codes dominants. Ils ne veulent pas créer un genre de plus dans le cinéma français, mais recherchent au contraire un état d'esprit, « une attitude critique qui ne peut s'exprimer que par une approche radicalement différente des images et des sons, de leur production comme de leur organisation ». La plupart des cinéastes constatent la faillite de l'auteur démiurge, la difficulté de rentabiliser les super-produits vidés de toute contradiction, la volonté croissante des gens de prendre la parole sans passer par des délégués ou des spécialistes, enfin l'apparition sur le marché capitaliste du super-8, de la vidéo... La base d'un cinéma occitan est sans doute là. Forme-t-il un ensemble cohérent ? Ce n'est pas certain. Il est, comme partout, une somme d'expériences fortes de quelque 400 films réalisés ces dernières années !

Le cinéma breton est plus important, puisqu'une centaine de groupes et d'individus utilisent régulièrement l'audio-visuel. Si autrefois, le cinéma régional a retenu Bécassine et le Mont St-Michel, aujourd'hui, comme dans le Sud, il retient la Bretagne du chômage, de l'exode, des marées noires... et combat fortement toutes les formes d'acculturation. Les cinéastes essaient de s'organiser tant par rapport aux autres formes de luttes que par rapport à la définition d'un cinéma breton. Comme en Occitanie, le mouvement audio-visuel est trop récent pour être défini en quelques lignes : il est encore une somme d'expériences. Aujourd'hui, en Bretagne, ces groupes se rencontrent, échangent, reposent la question d'une production bretonne : capitaux et techniciens de la région, étudient leurs rapports avec des institutions comme FR3. Les débats complexes sur la bretonnité se passent dans la salle de projection. Voilà l'une des interrogations importantes à poser lors du festival du cinéma français.

Dans d'autres régions, le Nord par exemple, la réalisation de films a précédé l'idée même de l'existence d'un cinéma régional. C'est en découvrant les productions occitanes et bretonnes que les cinéastes ont compris l'importance de leur démarche. C'est dans le Nord que travaillent maintenant le plus grand nombre de cinéastes professionnels qui s'étaient rendus auparavant à Paris pour réussir (Gilson, Féret, Simon, Pialat, Bricaut, Renard...). « Il n'y a pas de cinéma alsacien » dit un Alsacien. Ils sont peut-être une dizaine à utiliser l'audio-visuel : le collectif "Images au Poing", dont la production est déjà importante, y apparaît comme le groupe le plus cohérent.

Voilà un survol rapide destiné à signaler l'existence et les tendances du cinéma et de l'audio-visuel dans les Régions. Certains voient, à travers ces balbutiements, l'avenir du cinéma français. ■

(4) *Ibidem*.(5) *CinémAction*, n° 12.

cinéma italien : l'enlèvement

Le cinéma français est en crise. Baisse dramatique de la fréquentation, fermeture, concentration urbaine des salles, impérialisme de quelques distributeurs, autant de maux qui menacent le 7^e art. La France n'a pas l'apanage de cette situation. Au-delà des Alpes, le si vanté, le si prisé cinéma italien est presque moribond. Cela n'est pas nouveau (cf. "Rouge et Noir", n° 86), mais cela s'aggrave. Vanja Luksic, de Rome à Venise, a mené l'enquête.

par Vanja Luksic

Le "Trevi", une salle de cinéma du centre de Rome, à deux pas de la célèbre fontaine du même nom où se baignait Anita dans *la Dolce Vita*, ne rouvrira plus ses portes à la rentrée d'automne. Et il n'est pas le seul. Le "Vigna Clara", l'"Arlecchino", l'"Astra", connaîtront le même sort, faute de public. Pour cinq ou six autres salles, c'est encore l'incertitude. A Milan, la situation n'est guère plus brillante. Là, on essaie de s'en sortir en augmentant, une fois de plus, le prix des places. Et que dire des cinémas des petites villes du mezzogiorno devenus, les jours de semaine, des salles spécialisées dans le porno... Les salles sont désertes et les studios aussi. Le cinéma italien a beau être très à la mode en France, il ne s'en porte pas moins mal pour autant. Pour s'en convaincre, il suffit d'aligner quelques chiffres : alors qu'il y avait, en 1972, 554 millions de spectateurs (ou de billets vendus) – un chiffre déjà médiocre si on le compare aux 850 millions des années 50 – il n'y en avait plus, en 1979, que 280 millions, pratiquement la moitié. La production, elle, est tombée de 277 films en 1972 à 141 en 1979. Les proportions sont respectées : diminution de près de 50 %. Les investissements ont été, quant à eux, à peine supérieurs en 1979 à ce qu'ils étaient 7 ans plus tôt (113 milliards de lire contre 102) alors que, pour se maintenir face à l'inflation, ils auraient dû doubler.

On est donc bien loin de l'image que pourrait avoir un cinéophile français à qui l'on ressort depuis quelque temps toute la production italienne de ces dix dernières années, et même plus ancienne, et qui est un peu étourdi par le tintamarre qu'a fait au Festival de Cannes le dernier Fellini, *La cité des femmes*, ou, à la Mostra de Venise, les expériences vidéo d'Antonioni dont *Le mystère d'Oberwald*, inspiré de "L'aigle à deux têtes" de Cocteau, tourné avec des caméras de télévision puis reversé sur pellicule ouvre, paraît-il, de nouveaux horizons au cinéma, lui faisant redécouvrir la carte postale colorisée début de siècle, mais électronique...

Bien sûr, l'Italie est le pays de l'image par excellence, du cinéma qui plonge ses racines dans la tradition picturale. Il y a

eu le néo-réalisme, la comédie à l'italienne, le film politique, les délires felliniens et le raffinement viscontien. Mais les chiffres sont là et les noms toujours les mêmes, depuis tant d'années. Certains ont vieilli, d'autres ont disparu : Visconti, Pasolini, Rossellini laissent un grand vide. Les "jeunes", Bertolucci, Bellocchio, ne cessent de l'être depuis près de vingt ans. Les "nouveaux", souvent auteurs jusqu'ici d'une œuvre unique, se comptent sur les doigts de la main : Nanni Moretti et son *Ecce Bombo*, Maurizio Nichetti et *Rataplan*, Salvatore Piscicelli et *Immacolata e Concetta*, Marco Tullio Giordana et *Maledetti vi amero...*

Une bête noire : la télévision

Que s'est-il passé ? Crise des idées ? Crise du public ? Ou, tout simplement, dans un moment de crise économique générale, crise des moyens financiers (et il en faut pour le cinéma, aussi "pauvre"

soit-il) ? C'est tout cela à la fois et autre chose encore. Les salles sont vides, certes, mais, paradoxalement, le nombre des spectateurs de films n'a jamais été aussi élevé qu'aujourd'hui. Tous les experts qui se penchent sur ce problème en conviennent. En Italie, comme ailleurs et même – désormais – plus qu'ailleurs, chacun reçoit des quantités de films à domicile, grâce au petit écran. Outre les trois chaînes de la R.A.I. nationale, la télévision suisse, Télé Monte Carlo, la télévision yougoslave de Capodistria et, même, Antenne II (qu'on peut recevoir dans presque toute la péninsule), il n'existe pas moins de 460 télévisions locales privées qui passent des films du matin au soir et, parfois, du soir au matin. Et tout cela sans la moindre réglementation, le moindre contrôle sur la façon dont ces télévisions se procurent, plus ou moins légalement, non seulement de vieilles pellicules de séries B, vaguement porno – comme on le croit souvent – mais aussi des films relativement récents ou des œuvres anciennes mais de valeur.

Ainsi, il n'est pas rare, à Rome par exemple, sur la vingtaine de films proposés par les diverses antennes privées, au cours d'une même soirée, d'en trouver deux ou trois qui soient intéressants, de tomber sur des rétrospectives de Bergman, de Godard ou de Von Sternberg... Alors pourquoi se déranger, sortir, payer des billets de plus en plus chers, risquer d'être attaqué dans la rue par quelque voleur ou terroriste quand on peut disposer à domicile d'une véritable cinémathèque. La peur de la violence a vidé les rues des

suite page 14 ►



Photo Pepi Merisio

La fontaine de Trévi évoque, bien sûr, *La dolce vita* et Federico Fellini, l'un des principaux artisans de ce qui fut le "miracle" cinématographique italien.

◀ suite de la page 13

villes italiennes, l'hiver surtout, et a certainement renforcé, avec la prolifération des télévisions, la nouvelle tendance pantouflarde des Italiens qui, il y a quelques années, vivaient beaucoup plus à l'extérieur et pour lesquels le cinéma était la distraction favorite et la plus populaire. Il faut noter qu'en 1978, pour la première fois depuis son apparition en Italie (1955), la télévision a, grâce aux redevances annuelles (payées par une partie seulement des téléspectateurs), et surtout, grâce aux abonnements-couleur, battu le chiffre d'affaires des salles de cinéma (avec le chiffre record de 383 milliards 124 millions de liras contre les 347 milliards encaissés par le cinéma).

La R.A.I., relais des producteurs défaillants

En fait, la télévision joue en Italie un rôle de plus en plus important, non seulement en tant que medium, mais aussi, à travers la R.A.I., comme producteur et même distributeur de films. Bien qu'il n'existe aucun lien institutionnalisé de collaboration entre cinéma et télévision, l'interpénétration des deux media est de plus en plus évidente. Il suffisait d'être à la Mostra de Venise, au début du mois de septembre, pour s'en rendre compte. Les fonctionnaires – un peu gris comme tous les fonctionnaires – de la R.A.I. avaient pris la place des producteurs à cigare et des starlettes d'autrefois. Et pour cause : la R.A.I. était omniprésente avec ses 16 productions ou co-productions (dont les auteurs n'étaient d'ailleurs pas toujours italiens : un des "Lions d'Or" de cette Mostra, *Megalexandros* du cinéaste grec Angelopoulos et *Berlin, Alexanderplatz* de l'allemand Fassbinder ont été co-produits par la R.A.I.). La Mostra de Venise s'est révélée un miroir assez fidèle de la situation peu brillante du cinéma italien. Un des clous du Festival n'était-il

pas *Ludwig*, de Visconti, présenté en version intégrale (cinq heures au lieu de trois qu'avaient acceptées les producteurs à l'époque de sa sortie – il y a 5 ou 6 ans), reconstruite – toujours grâce aux financements de la R.A.I. par les collaborateurs du maestro disparu ? En dehors d'un charmant *Kramer contre Kramer* version italienne, *Tourne-toi Eugenio* de Luigi Comencini et de *L'aigle à deux têtes* revu par Antonioni en vidéo, le cinéma italien n'avait pas grand-chose à offrir. Pourtant une section entière de la Mostra, "Contrechamps", était consacrée exclusivement aux nouvelles productions du cinéma national. Les films de "Contrechamps", courts, moyens et longs métrages, de télévision et de cinéma, pêle-mêle, sont passés pratiquement inaperçus. Le directeur de la Mostra, Carlo Lizzani, qu'on a beaucoup critiqué pour la sélection générale du Festival n'est, en tout cas, pas responsable de la médiocrité de la section "Contrechamps".

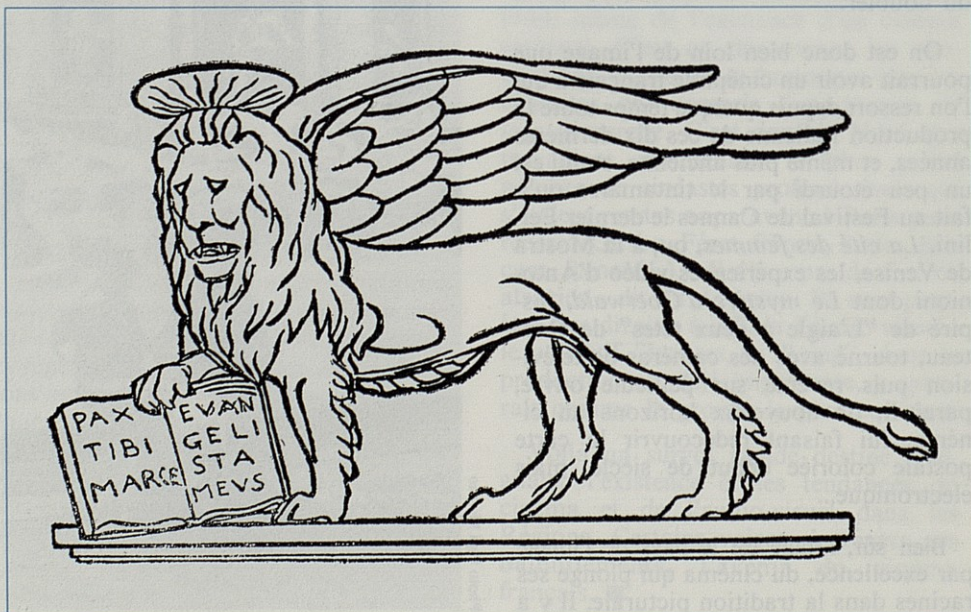
Une Mostra bien terne

Il n'avait guère le choix ! Un des rares films récents de la nouvelle génération des cinéastes italiens qui soit présentable, et même beaucoup plus que cela, *Maledetti vi amero* de Marco Tullio Giordana venait à peine de remporter le Léopard d'Or du Festival de Locarno, après un passage remarqué à Cannes. Pas question donc de le resservir à Venise. Restaient quelques autres débutants nettement moins doués et quelques cinéastes plus expérimentés qui, craignant souvent, à juste titre, de se retrouver en mauvaise compagnie, ont refusé de participer à la Mostra ou bien se sont trouvés intégrés, selon on ne sait pas très bien quels critères, dans la section de recherche de l'"atelier vénitien". C'est ce qui s'est passé pour le troisième frère Taviani,

Franco, qui y a présenté son premier film *Masoch*. Un sujet scabreux, la vie conjugale du célèbre auteur de *La Vénus au Vison*, inspiré des mémoires de son épouse Wanda Sacher Masoch. Franco Broglio Taviani a réussi à se maintenir hors du ridicule et de la pornographie, mais sans plus. *La ragazza di via Millelire*, d'un autre jeune auteur, Gianni Serra qui, lui, n'en est pas à son premier film – produit par la R.A.I., a soulevé de violentes polémiques à Venise. Les prises de position des critiques pour ou contre l'œuvre de Serra n'avaient pas grand-chose à voir avec la critique cinématographique et concernaient avant tout le langage utilisé par les personnages, des adolescents paumés des quartiers-dortoirs de la banlieue de Turin où vit toute une société marginale : la deuxième génération des émigrés du Sud. Des "punk", surréalistes à force d'être hyper-réalistes, au vocabulaire ultra limité, composé presque exclusivement de deux mots : "Diofà" et "Minchia". Une exclamation turinoise et un juron sicilien : l'intégration de deux cultures...

Cette pauvreté du langage des jeunes de la via Millelire, qui a tellement choqué à Venise (au point que le maire de Turin lui-même a tenu à souligner, dans une conférence de presse, la justesse du propos, ajoutant que le film de Serra n'était que trop réaliste), dépasse, en fait, largement le quartier de Mirafiore Sud et n'épargne pas ceux qui s'improvisent scénaristes et cinéastes. « Comment voulez-vous qu'on fasse travailler des jeunes cinéastes » expliquent certains producteurs romains, « les scénarios qu'ils nous soumettent sont des textes débiles ». N'est-ce qu'un alibi de producteur effrayé de courir le moindre risque par ces temps de crise ? Non, admettent les intéressés eux-mêmes, comment pourrions-nous écrire de bons scénarios ? Il n'existe aucune école pour nous y préparer et apprendre le métier sur le tas est devenu presque im-

Le lion de Venise, emblème millénaire de la Sérénissime et récompense suprême de la Mostra, se serait-il épuisé à distinguer tant de chefs-d'œuvre depuis plus de trente ans ?



possible. Il y a bien, à Rome, le Centre Expérimental, autrefois prestigieuse école du cinéma, par laquelle sont passés tous les grands, mais, depuis 68, c'est le chaos le plus total, aggravé par une insuffisance dramatique de moyens financiers. Tout comme est insuffisante l'aide que l'Etat italien peut offrir à un jeune qui veut tourner un film. L'équivalent des "avances sur recettes" n'existe pas en Italie où, seuls, des prêts relativement modestes récompensent les plus patients ou les mieux "recommandés". Au Ministère du Tourisme et du Spectacle, on promet que cette situation ne durera pas et que la nouvelle loi qui devrait être prochainement présentée au Parlement redonnera un nouveau souffle au cinéma italien.

L'Etat sort de son indifférence

En effet, l'actuelle législation sur le cinéma serait, selon les responsables du secteur cinéma du Ministère, eux-mêmes, la cause principale de la crise. L'intervention de l'Etat favorise non le cinéaste ou le producteur, race en voie de disparition, désormais, en Italie, mais le distributeur puisqu'elle se situe a posteriori, primant les films qui ont fait les meilleures recettes. C'est ainsi qu'on arrive, explique Carmelo Rocca, le directeur de la division cinéma du Ministère compétent « non plus à vendre ce que l'on produit mais à produire ce que l'on vend ». D'où la détérioration rapide de la qualité, la disparition de toute initiative et, dans un deuxième temps, le désintérêt d'un public devenu plus difficile depuis qu'il reçoit à domicile, une quantité impressionnante de films très moyens pour la plupart. La nouvelle loi prévoit la création de deux fonds qui devraient entièrement financer certains projets. Un premier fonds "expérimental" serait destiné aux débutants qui, après un premier essai concluant, pourraient accéder à un autre, plus important, le "fonds" pour les projets d'auteurs". Ce dernier disposerait de 4 milliards de liras par an, l'équivalent de ce que le Ministère a distribué en 15 ans à 90 projets ! Outre cet important soutien financier, la nouvelle loi devrait également régler le passage de films sur les antennes des télévisions privées ; celui-ci serait soumis à taxation et à l'obligation, comme les salles de cinéma, de programmer 50 % de films italiens et cela, trois ans au minimum après leur sortie commerciale.

Voilà pour la théorie. Les grands patrons du cinéma italien étant pour l'instant les distributeurs et les exploitants aux habitudes et préjugés solidement ancrés par des années de pouvoir absolu, la situation ne risque pas de changer de sitôt malgré tous les Rocca qui, pleins de bonnes intentions, travaillent d'arrache-pied dans les ministères. ■



Photos Pepi Merisio

La télévision n'est pas seule responsable de la désertion des salles obscures, en Italie comme ailleurs. Depuis vingt ans, des loisirs nouveaux, le changement des modes de vie ont entraîné d'autres habitudes.

A l'affiche de décembre 80 et janvier 81

Arts plastiques. Expositions. *Série Reportages* : Guy Delahaye "Portraits" (du 27 novembre au 4 janvier 81) ; *Images de l'Amérique en crise* selon une centaine de photos prises entre 1935 et 1942 par Ben Shahn, Walker Evans, Russel Lee... (5-31 décembre).

Samuel Buri, peintures et environnements peints (à partir du 12 décembre jusqu'au 1^{er} février 1981).

Cinéma. Comme tous les mois : *Ciné-Enfants* (16 et 17 décembre ; 20 et 21 janvier) et *Ciné du Dimanche*, à 17 h, consacré encore en décembre à la comédie musicale américaine ; en janvier à John Wayne.

Puis une *Semaine de l'Atelier Cinéma du Dauphiné* au cours de laquelle seront projetés les films produits par l'Atelier ou diffusés par lui (du 9 au 14 décembre).

Littérature. Rencontre avec Carole Baker et Geneviève Fraisse (les 18 et 19 décembre).

Musiques. En décembre, début du cycle consacré à la *musique contemporaine* avec le trio GRM+ de l'I.N.A. (les 5 et 6). *Le Chicago Blues Festival* (les 9 et 10). Musique baroque avec *l'Opéra de Chambre de Varsovie* : le 11, "Le Barbier de Séville", de Paesiello ; le 12, "L'Impresario", de Cimarosa.

En janvier, suite de *l'Intégrale des Sonates pour piano de Beethoven* : concerts les 9 et 10 avec Gérard Frémy ; *l'Orchestre de Lyon* avec Alexis Weissenberg (le 30).

Chansons et variétés : *Wolf Biermann* (le 4 décembre). *Les Colombaïoni* (les 30 et 31 décembre ainsi que le 1^{er} janvier). *Alain Souchon* (fin janvier).

Théâtre : suite des *Cannibales*, spectacle du C.D.N.A. mis en scène par G. Lavaudant (jusqu'au 5 décembre). En janvier, la Comédie Française avec *Les jeux de l'amour et du hasard*, de Marivaux, mis en scène par Jean-Paul Roussillon (du 7 au 10) ; et une pièce du Tchèque Vaclav Havel, *Audience et Vernissage*, mise en scène par Stephan Meldegg.



L'Impresario.



Les jeux de l'amour et du hasard.



Les Colombaïoni.

LES SERVICES

Bibliothèque :

Prêt : pendant les heures d'ouverture de la bibliothèque ; il est arrêté un quart d'heure avant la fermeture.

Modalités : être adhérent à la Maison de la Culture - droit d'inscription unique de 30 F pour l'année permettant d'emprunter chaque fois 1 à 4 livres pour une durée maximum de 4 semaines.

Horaires d'ouverture :

Mardi, vendredi et samedi :
13 h 30 à 19 h 30
Mercredi : 12 h 00 à 19 h 30
Jeudi : 13 h 30 à 21 h 00
Dimanche et jours fériés :
15 h 00 à 19 h 00

Discothèque :

Formalités d'emprunt :

Présentation de la carte d'adhérent à la Maison de la Culture ; pièce d'identité et justificatif d'adresse ; pointe de lecture de l'appareil.

Modalités :

- soit abonnement trimestriel (15 F) ou annuel (30 F) permettant d'emprunter jusqu'à 3 disques ou 2 cassettes par semaine (durée maximum : 2 semaines) ;
- soit 1,50 F par disque (durée maximum du prêt : 2 semaines).

Horaires d'écoute et de prêt :

	ECOUTE	PRET
Mardi	13 h 30 à 15 h 00	13 h 30 à 19 h 30
Mercredi	12 h 00 à 15 h 00	12 h 00 à 18 h 00
Jeudi	13 h 30 à 15 h 00	16 h 00 à 21 h 00
Vendredi	13 h 30 à 19 h 30	
Samedi		13 h 30 à 19 h 30
Dimanche	15 h 00 à 19 h 00	

et jours fériés

Galerie de prêt d'œuvres d'art :

Modalités de prêt : être adhérent à la Maison de la Culture ; participation financière de 20 à 55 F par mois suivant l'importance de l'œuvre (conditions particulières pour les collectivités adhérentes).

Horaires d'ouverture : 14 h à 19 h du mardi au samedi inclus.

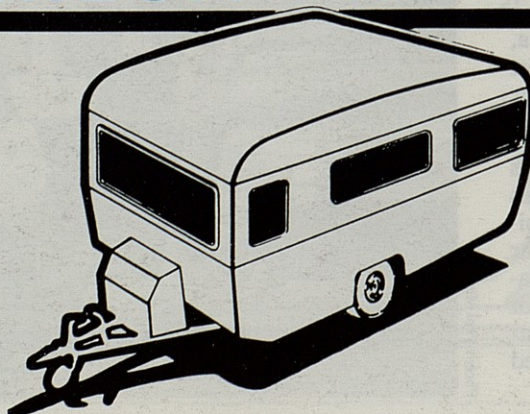
Jardin d'enfants

Modalités : Ouvert aux enfants de 2 à 6 ans, le samedi de 14 h à 19 h, le dimanche en cas de spectacle et en soirée, mais uniquement pour les spectacles commençant à 19 h 30. Participation de 5 F par enfant.

MEYRIEUX-DREVET

Caravanes neuves et d'occasion
Camping-cars
● Tesserault
● Val de Loire
● Corvelle

Magasin accessoires
Atelier de réparations
35, route de Grenoble
38430 Moirans - tél. (76) 06.30.31



**Actuellement :
prix d'hiver**

promotion sur
les modèles 1980
choix de sas neige
très robustes,
toile ou rigide.